



EMMA BLUE

J'IRAI  
SOUFFLER  
SUR TES  
CENDRES



Emma Blue

J'irai souffler sur tes  
cendres



© Emma Blue, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7180-2

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*Pour faire le portrait d'un oiseau*

*Peindre d'abord une cage*

*Avec une porte ouverte*

*(...)*

*JACQUES PRÉVERT*



# Partie I



### 30 juin

Ils n'ont que ça à la bouche, la sécheresse et les risques d'incendie. Les gens ici sont marqués au fer rouge par le souvenir des flammes qui ont dévoré la Sainte-Victoire en août 1989. Alors trente ans plus tard ils le savent, ça va forcément se reproduire. Ce n'est pas possible autrement.

Mais quand on sort du lycée, la canicule et ses risques, on s'en fout pas mal. Pour beaucoup le bac, c'est fini, et profiter des vacances, c'est tout ce qui compte. Qu'importe ce souffle brûlant qui balaie villes et forêts, qui n'a de limites ni dans l'espace ni dans le temps. Ici, on dit que le vent rend fou. Et la folie, quand on a 17 ans, c'est tout ce qu'on aime. On abolit les limites. Plus rien n'a d'importance : ni l'heure, ni le nombre de verres, ni la vitesse qui s'affiche au compteur. Comme si on refusait de croire qu'on atteindra bientôt la fameuse balise, celle qui vous rend seul responsable de vos actes.

Le compte à rebours a commencé. Dans 4 jours, Solveig De Vito atteindra la majorité. Elle profite de ce sursis pour s'en griller une. Elle se hisse sur le rebord de la fenêtre de sa chambre située au premier étage, se moquant de la hauteur, son dos contre le mur chaud, genoux pliés et pieds calés de l'autre côté de l'embrasure. Elle aime ce léger vertige. Elle s'est encore éraflé le genou en grim pant. Elle lutte contre le vent pour faire jaillir la flamme du briquet sous la paume de sa main gauche. Enfin la cigarette rougeoie. Ses joues se creusent quand elle inspire. Des mèches folles, trop claires pour être innocentes, s'échappent de son chignon et virevoltent comme des serpents. Elle prend une taffe et la retient dans sa bouche. Face à elle, la Sainte-Victoire la nargue dans la lumière rosée du coucher de soleil.

La nicotine s'infiltre, les tensions s'apaisent. Elle sourit intérieurement. Elle sent sa présence. Elle sait qu'il l'empêchera de tomber. Elle peut l'entendre lui chuchoter ces mots à l'oreille : *Tout va bien Sol, regarde devant toi. Tu vas avoir 18 ans. C'est loin tout ça, n'y pense pas, ça n'arrivera plus.* Elle n'en est pas si sûre. C'est comme les feux de forêt. On a beau prendre toutes les précautions, interdire l'accès aux massifs à grand renfort de messages préventifs et de panneaux signalétiques, chaque été c'est la même histoire. Ça recommence, ça arrivera encore.

Cette nuit, elle y croit. C'est pour bientôt. Tobias tambourine à la porte. Elle s'empresse d'écraser le mégot sur la tommette rouge du rebord de la fenêtre. Il



s’amuse des vieux réflexes de sa sœur : toujours à se dissimuler.

— Prise en flag, Sol ! T’as peur de quoi ? Que je te dénonce ? De toute façon, t’es bientôt majeure, non ?

— Plus que 4 jours, frerot, 4 jours.

— Génial, réjouis-toi, toutes les conneries sont encore possibles alors !

— Ouais, t’as raison, c’est ce qu’on dit : paraît qu’on n’est pas sérieux quand on a 17 ans.

— Allez, descends plutôt manger un bout de pizza avec moi.

— Je n’ai pas faim, finis-la si tu veux.

Tobias ne se fait pas prier. Il connaît les besoins de solitude de sa sœur. Il s’en est accommodé avec le temps. Il va pouvoir se visionner sa série préférée confortablement installé sur le canapé, à moins qu’il n’en profite pour faire le mur incognito. À 16 ans, l’absence des parents est un cadeau. Madame De Vito, plus connue sous le nom d’Hanne Larsen - De Vito, artiste peintre, ne raterait pour rien au monde le London Art Week, quitte à être absente pour l’anniversaire de sa fille.

La maison est silencieuse. Dehors le vent ne faiblit pas. Celle que tout le monde appelle Sol a laissé la fenêtre ouverte pour entendre les branches craquer. Elle veut être aux premières loges de ce combat entre le vent et la forêt. Les volets en bois tenus ouverts par des crochets en fer frémissent contre le mur, maigres remparts. Elle s’installe sur son lit d’adolescente, ordinateur sur les genoux. Un arrière-plan idéal pour commencer son blog : *Bad guy*. C’est le titre d’une chanson qu’elle écoute en boucle. Elle ne sait pas où ce petit jeu la mènera. Tout ce qu’elle sait c’est que les mauvais garçons s’affranchissent des règles.

Dans quelques jours les résultats du bac s’afficheront. Solveig redoute ces effusions de joie devant le lycée. Elle ne sait pas si elle sera à la hauteur pour ce rôle. Elle doit se préparer à dire au revoir à Samuel. Il est temps qu’il ait enfin son bac. De toute façon son dossier n’est pas assez solide pour intégrer une prépa, au grand dam de son vétérinaire de père. En attendant de réaliser les ambitions paternelles, il est prévu qu’il reste en formation d’auxiliaire vétérinaire en alternance chez papa. Une petite consolation pour la famille



Barrière. Pour Solveig, ce sera la fac de droit à Aix. Tout est déjà planifié. Un choix raisonnable. Elle n'attend qu'une chose : qu'on lui explique la limite entre le bien et le mal.

Il fait nuit noire, elle est prête. Un photophore pour seul éclairage, ses doigts courent sur le clavier et l'écran obéit. Le titre de sa première publication s'affiche : Premier souffle.

Elle marque une pause. L'ongle vernis noir de son pouce vient caresser sa bouche. Elle a gardé ses lèvres d'enfant, personne ne voit les morsures à l'intérieur. Malgré le vent, sa peau est moite. La bougie du photophore fait danser des ombres étranges sur son visage d'ange. Ça fait longtemps qu'elle n'a plus peur du noir.



## ***Enfance – C’est ça la fin du monde ?***

Du haut de ses dix ans, Solveig a droit à un sirop à la menthe dans un grand verre étroit rempli de glaçons. Elle adore les faire tinter en agitant sa touillette. Mais ils fondent trop vite. Autour d’elle, les adultes parlent sécheresse et restriction d’eau, températures caniculaires et menaces d’incendie. Chaque été, le même discours revient en boucle. Les risques sont pires que l’été précédent et elle n’arrive plus à compter les verres de pastis qui se vident. Elle sirote sa menthe à l’eau en observant Tobias, son petit frère, tendre l’élastique du lance-pierre qu’elle a fabriqué pour lui avec un bout de bois en forme de y. Ici on vit et on respire en fonction du vent. Chacun retient son souffle comme il peut. Elle se demande si les gouttes de sueur qu’elle voit perler sur le front de son père sont dues à la chaleur ou à la peur que toute la forêt parte en fumée, *comme en 89*. Ils n’ont que ça à la bouche. Petit à petit elle s’est appropriée cette crainte du feu, elle s’en est imprégnée par tous les pores de la peau. Même les glaçons qu’elle met entiers dans la bouche ne parviennent pas à anesthésier cette appréhension. Ça reste collé sous ses cuisses quand elle se lève et que son verre est vide. Le plastique de la chaise imprimé sur sa peau, c’est l’empreinte de la peur.

Et puis l’été passe et cette fois encore le feu les a épargnés. Elle entend des « ça n’est pas passé loin » et des « c’était pas pour cette fois ». Ici, tout le village est en sursis. Est-ce que les flammes reviendront les narguer un jour ? Elle finit par souhaiter la catastrophe autant qu’elle la redoute. Juste pour voir. Elle pourrait se dire : « c’est ça la fin du monde ? ». Alors seulement elle pourrait commencer autre chose. Repartir à zéro. Tout effacer et recommencer.

Un soir pourtant, c’était au mois d’août, elle les a vues de près, les flammes. Elle a vu les regards sidérés, les cris affolés, les doigts pointés vers le massif rougeoyant. Sur le port, le feu d’artifice leur volait la vedette. Les explosions rouges, vertes et bleues se reflétaient dans toutes les pupilles. C’est seulement quand les effluves de fumée sont parvenus à leurs narines que certains ont commencé à tourner la tête dans la direction opposée. Le spectacle était tout aussi grandiose. D’immenses tâches orangées se détachaient dans le fond noir du ciel, dansant de façon saccadée et menaçante, crachant des étincelles comme un dragon en colère. D’abord, une rumeur s’est élevée de la foule compacte venue admirer le feu d’artifice. Une voix a crié : « Il y a le feu ! » puis d’autres lui ont fait écho et les gens ont commencé à se disperser comme si on avait donné un grand coup de pied dans la fourmilière. Trop de voitures, trop de monde et des



injures qui fusent parce que les véhicules des sapeurs-pompiers ne peuvent pas passer. Toutes les voies de circulation sont bloquées et là-haut les flammes se moquent et continuent leur progression.

Elle se souvient de sa fascination, des battements de son cœur qui résonnent dans sa poitrine, de cette émotion qu'elle voulait retenir. Elle n'avait pas envie que ça s'arrête. Cette nuit-là, l'incendie avait été maîtrisé. Elle se souvient de sa déception coupable.